

« Quand, plus tard, on me demande de présenter des films que j'ai faits il y a 10 ou 15 ans, j'éprouve énormément de difficultés... La seule chose que je puisse faire, c'est d'en parler un petit peu en termes de généralités... »

(Jacques Doillon)

L'An 01 (1972)

Un film écrit par mon ami Gédé et que j'ai coréalisé avec Alain Resnais et Jean Rouch. Un anti-film amusant à tourner. Je ne l'ai pas revu depuis 20 ans et je ne peux pas en dire beaucoup sinon que je ne le sens pas comme étant mon premier véritable film.

Les Doigts dans la tête (1974)

Je garde le souvenir d'un tournage heureux. Ce film a été fait en 16 mm avec très peu de moyens et des comédiens que j'ai beaucoup aimés. Je crois que ce n'est pas trop mauvais.

Un sac de billes (1975)

Une commande. On m'a donné de très grands moyens qui m'épouvaient. Et comme je ne savais pas comment travailler avec les gens, je m'adressais aux stagiaires parce qu'ils étaient de mon âge ! Heureusement, il y avait des enfants devant la caméra. Sans eux, je n'aurais pas fait ce film.

La Femme qui pleure (1978)

Un film de résistance que j'aime beaucoup. Je voulais, au départ, faire ce film avec Catherine Deneuve mais elle a eu peur et c'est Dominique Laffin qui a finalement eu le rôle. Devant l'abandon des producteurs, j'ai décidé de tourner chez moi, d'engager une inconnue et de jouer moi-même. C'est un film dont on me parle beaucoup et qui semble avoir un impact certain sur un bon nombre de femmes.

La Drôlesse (1979)

J'ai enchaîné ce film tout de suite après *La Femme qui pleure* et c'est peut-être le tournage où j'ai été le plus heureux. Avec deux acteurs formidables : la petite Madeleine Desdevises et aussi Claude Hébert. Je crois que ce film ne comporte pas trop de « bas », est une bulle, un film en tout cas moins irrégulier que d'autres.

« Quand j'attrape un mollet, je ne le lâche pas. »

Jacques Doillon

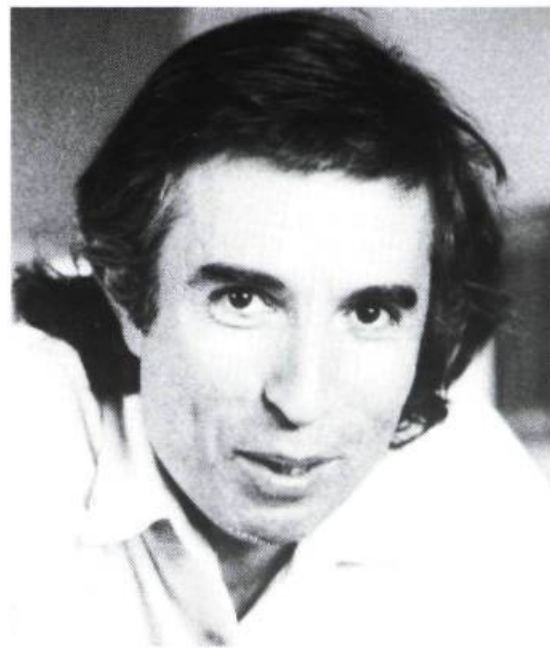
par Marc-André Lussier

Depuis près de 20 ans, Jacques Doillon filme. Fébrilement. En centrant entièrement son cinéma sur les personnages. Tantôt adulé, parfois décrié, il poursuit sa démarche singulière, l'une des plus cohérentes du cinéma français. Avec une précision d'entomologiste, il braque sa caméra sur les velléités du cœur et des sentiments ; il explore un univers aux contours fragiles qu'il amène souvent à l'éclatement. Rien n'est jamais simple. Qu'il enrobe ses personnages d'une atmosphère exacerbée et le voilà qui suscite la controverse (*la Pirate, la Tentation d'Isabelle*). Qu'il suive, pas à pas, le parcours émotif de ses personnages avec retenue et fragilité et voilà qu'il nous offre des films admirables de sensibilité (*la Drôlesse, la Vie de famille, le Petit Criminel*).

Bien qu'il n'aime pas beaucoup se prêter au jeu de l'interview (auquel il s'adonne pourtant fort bien), nous l'avons rencontré à l'occasion de la rétrospective que la Cinémathèque québécoise lui a récemment consacrée. Secrets de fabrication.

Ciné-Bulles : *Vu de l'extérieur, on peut avoir l'impression que vous enchaînez les tournages avec fébrilité et que vous n'aimez pas beaucoup vous retourner sur votre œuvre...*

Jacques Doillon : Lorsque je viens de terminer un film, je ne suis généralement pas très nostalgique et je n'éprouve pas le besoin de revenir en arrière. Un film est un moment de vie intense, qui peut, entre l'écriture, le tournage et le montage, être parfois assez long (même si j'ai tendance à travailler vite !). Et lorsqu'on travaille avec autant d'ardeur pendant six ou huit mois, on a forcément envie de penser au prochain projet pour essayer de se refaire une santé ! Quand, plus tard, on me demande de présenter des films que j'ai fait il y a 10 ou 15 ans, j'éprouve énormément de difficultés... La seule chose que je puisse faire, c'est d'en parler un petit peu en termes de généralités...



Jacques Doillon (Photo : Michel Villeneuve)

Ciné-Bulles : *Est-ce à dire que vous les évacuez rapidement ?*

Jacques Doillon : Pas si rapidement tout de même ! Il est vrai que, puisque je tourne beaucoup, on a peut-être le sentiment que tout cela est facile. Il y a quand même des années où je n'ai pas tourné ! Cela dit, je ne fais pas des films très chers, je peux tourner dans ma maison avec cinq techniciens, deux comédiens et pratiquement sans lumière. Aussitôt que je dispose d'un petit peu d'argent et de temps de tournage (même si pour cela je dois tourner en 16 mm, en super 16 ou en plans fixes), je m'adapte. Je ne suis d'ailleurs pas le seul à le faire. Il y a des cinéastes qui éprouvent le besoin de faire du cinéma avec un premier et un deuxième assistant, une équipe de 35 personnes, des grues, des porte-voix ou je ne sais quoi ; je n'ai jamais conçu le cinéma comme cela. Dans de telles conditions, je n'aurais fait que trois films dans ma vie !

Ciné-Bulles : *Est-ce que cette boulimie qui vous fait enchaîner les tournages tient à un sentiment d'urgence particulier ?*

Jacques Doillon : Il s'agit plus d'un sentiment d'impatience souvent et, incidemment, je le regrette un peu. Je n'arrive pas à bien vivre sans le cinéma. Je me sens bien lorsque je tourne et quand arrive l'étape du montage, j'ai déjà le film suivant dans la tête ! Moi qui suis pourtant d'un tempérament paresseux, je n'arrive pas à ne rien faire. Il y a aussi que je me dis